

Projections AFCAE *action promotion* 5 et 6 avril 2018 à Paris Compte rendu rédigé par Sylvie Souchard (*Ecran Vagabond du Trièves*)



THE CHARMER de Milad Alami

Fiction – Danemark – Météore Films – 1h40 – Sortie le 11 juillet 2018
Avec Ardan Esmaili, Lars Brygmann, Stine Fischer Christensen

Esmail est un immigré iranien qui s'est vu refuser son permis de résidence au Danemark. Déterminé à rester dans le pays, il séduit des femmes danoises dans l'idée de se marier avec l'une d'entre elles et obtenir le fameux permis. Lorsqu'il rencontre Sara, une jeune femme d'origine iranienne, tout change. Mais le temps presse pour Esmail. Sur le point d'arriver à ses fins, il est traqué par un homme mystérieux...

Après une scène d'ouverture énigmatique dont le sens nous sera révélé tardivement, on suit le parcours de cet immigré au travers de longues scènes silencieuses (Esmail dans le bus, Esmail dans le bar, Esmail sous la douche, Esmail dans ses ébats...), que ponctuent quelques dialogues au hasard de ses rencontres. Le film s'anime enfin lorsqu'Esmail est introduit par Sara dans la communauté iranienne de la ville, en même temps qu'il doit faire face à l'homme qui le harcèle : les deux personnages, en l'obligeant à affronter sa conscience, précipiteront sa chute au Danemark et son retour au pays. On suit les tribulations du personnage sans parvenir à s'attacher à lui. Et à l'absence d'empathie s'ajoute l'incompréhension, quand on réalise que son entreprise était vouée à l'échec dès son départ d'Iran. Dès lors, on s'interroge sur les intentions du réalisateur...



TROIS JOURS À QUIBERON de Emily Atef

Fiction – Allemagne/Autriche/France – Sophie Dulac – 1h56 – Sortie le 13 juin 2018
Avec Marie Bäumer, Birgit Minichmayr, Robert Gwisdek

1981. Pour une interview exceptionnelle et inédite sur l'ensemble de sa carrière, Romy Schneider accepte de passer quelques jours avec le photographe Robert Lebeck et le journaliste Michael Jürgs, du magazine allemand "Stern" pendant sa cure à Quibéron. Cette rencontre va se révéler éprouvante pour la comédienne qui se livre sur ses souffrances de mère et d'actrice, mais trouve aussi dans sa relation affectueuse avec Lebeck une forme d'espoir et d'apaisement.

C'est un film virtuose. Un noir et blanc splendide nous ramène aux clichés de Robert Lebeck, une caméra sans cesse en mouvement -trop, diront certains- traque au plus près corps et visages, et on est happé par les dialogues mis en valeur par de longs plans séquences. A elle seule, la scène de fin de soirée dans un restaurant vaut le détour, ne serait-ce que pour découvrir avec bonheur Denis Lavant incarnant un poète atypique. On pense à Sautet... Certes la ressemblance physique de l'actrice principale avec Romy Schneider est stupéfiante ; mais l'incarnation va bien au-delà, et Marie Bäumer, vibrante, nous émeut dès les premières scènes. Elle est entourée de trois acteurs exceptionnels dont le jeu, tout en nuances, participe largement à la qualité du film.

Il s'agit avant tout de rendre hommage à une actrice mythique. Mais le film interroge, plus généralement, sur la condition d'actrice en tant que personnage public : comment assumer son image, comment concilier vie personnelle et vie professionnelle... Et au-delà se pose la question de l'éthique des journalistes, et des liens troubles, parfois toxiques, qui les unissent aux artistes. Reste à savoir si ce film attirera les spectateurs qui ne sont ni particulièrement cinéphiles, ni particulièrement admirateurs de Romy Schneider.



THE CAKEMAKER de Ofir Raul Graizer

Fiction – Allemagne/Israël – Damned films – 1h45 – Sortie le 6 juin 2018
Avec Sarah Adler, Zohar Shtrauss, Stephanie Stremmler

Tomas, un jeune pâtissier allemand, a une liaison avec Oren, un homme marié israélien qui voyage régulièrement à Berlin pour affaires. Quand Oren meurt dans un accident de voiture, Thomas se rend à Jérusalem à la recherche de réponses concernant sa mort. Sans révéler qui il est, Tomas se plonge dans la vie d'Anat, la veuve de son amant, qui tient un petit café. Il commence à travailler pour elle.

Tomas est un taiseux. Aussi son immersion dans un pays dont il ne connaît pas la langue ne lui pose-t-elle guère de problèmes : hormis quelques mots d'anglais, l'acuité de son regard et l'exercice de son art suffisent à son expression. Comme Anat, on s'attache peu à peu à ce personnage un peu gauche dont la sensualité se révèle au travers de ses gestes professionnels. Et on comprend vite combien le bien-être et le plaisir qu'il procure grâce à ses pâtisseries sont malvenues dans une société soumise à l'orthodoxie religieuse, quels que soient les efforts consentis pour s'y plier.

Bien sûr, la thématique "culinaire" de ce joli petit film n'a rien d'original. Mais cette histoire de ménage à trois posthume est touchante, et l'acteur principal a une belle présence.



MA FILLE de Laura Bispuri

Fiction – Italie – UFO – 1h38 – Sortie le 27 juin 2018
Avec Valeria Golino, Alba Rohrwacher, Udo Kier

Vittoria, 10 ans, est tiraillée entre ses deux mères. Il y a Tina, une mère aimante qui vit avec elle une relation fusionnelle, et Angelica, une femme fragile et instinctive à la vie désordonnée. Brisées par le pacte secret qui les lie depuis la naissance de leur enfant, les deux femmes rivalisent d'amour pour elle. Vittoria va vivre un été de questionnements, de peurs, de découvertes, mais aussi d'aventures. Un été après lequel rien ne sera plus comme avant.

Dès le premier plan, on suit la longue chevelure rousse de Vittoria se frayant un chemin dans une fête villageoise et découvrant Angelica. Curieuse d'explorer un monde dont elle n'a pas encore toutes les clés, la petite fille est irrésistiblement attirée par cette femme fantasque, si différente de Tina, sa mère nourricière, et dont la marginalité fait un peu écho à la sienne - elle-même est peu intégrée dans la communauté des enfants-. Comprenant vite qu'Angelica détient le secret de ses origines, elle mènera le jeu tout le long du film, aspirant à l'indépendance et à la liberté, y compris celle de choisir et d'aimer qui elle veut. C'est elle qui mettra un terme à l'affrontement entre ses deux mères.

Le rythme de la narration est lent, et on commence à s'intéresser réellement à l'histoire quand s'exprime la rivalité entre les deux femmes à fleur de peau. Pas de fioriture : un montage parfois brutal et une ambiance sonore soignée, mais exempte de musique. On est loin des sites touristiques et de leurs plages de carte postale. La vie dans ce village de Sardaigne est dure, et le film est à l'image de ses paysages battus par les vents : lumineux mais âpre.



DARK RIVER **de Clio Barnard**

Fiction – Angleterre – Ad Vitam – 1h29 – Sortie le 20 juin 2018
Avec Ruth Wilson, Sean Bean, Mark Stanley

A la mort de son père, une femme retourne dans sa ville natale...

Si la condition ouvrière du Royaume-Uni nous a été décrite au travers de nombreux films, on savait jusqu'alors bien peu de choses de sa condition paysanne d'aujourd'hui... Ce film en fait une présentation tellement sinistre qu'on en vient à s'interroger sur sa véracité. Car on imagine mal comment les deux jeunes protagonistes de cette histoire, frère et sœur en conflit, se résignent à vivre dans un tel dénuement. Dans ce coin reculé du Yorkshire, où l'on vit de l'élevage de brebis et de maigres cultures, le temps semble s'être

arrêté : pas trace de téléphone, ni de télévision, ni d'ordinateur. L'action pourrait tout aussi bien se situer au XIX^{ème} siècle. Par les épreuves qu'elle traverse, par son attachement à la terre et sa force de caractère, Alice évoque d'ailleurs les héroïnes farouches des soeurs Brontë. Visage buté, peu loquace, elle est la seule femme dans un univers très masculin. Le jeu très intériorisé de la jeune actrice qui l'incarne est remarquable, mais ne nous aide guère à comprendre son personnage. Car si on devine assez vite pourquoi Alice a quitté cette ferme quinze ans plus tôt, on a du mal à saisir la raison de son retour, et surtout de son obstination à s'y réinstaller.

Comme son titre l'indique, Dark River est un film dur et sombre dont la toute fin, un peu apaisée, atténue à peine la noirceur.



RETOUR À BOLLÈNE **de Saïd Hamich**

Fiction – France/Maroc – Pyramide – 1h07 – Sortie le 30 mai 2018
Avec Anas El Baz, Kate Colebrook, Saïd Benchnafa

Nassim, 30 ans, vit à Abu Dhabi avec sa fiancée américaine. Après plusieurs années d'absence, il revient avec elle à Bollène, dans le Sud-Est de la France, où il a grandi. Nassim doit alors faire face à son passé, à sa ville sinistrée, désormais gouvernée par la Ligue du Sud, à sa famille avec laquelle il entretient des relations complexes et à ce père à qui il n'adresse plus la parole...

Le personnage de Nassim ressemble à beaucoup d'autres : en s'élevant intellectuellement et socialement, il s'est coupé de ses racines. Après une réadaptation difficile, ce retour aux sources lui sera finalement bénéfique.

Les personnages sont attachants et les dialogues percutants, parfois drôles. On suit sans déplaisir le parcours de Nassim. Sans réelle intrigue, le récit pourrait malgré tout s'essouffler. Mais le film, proche d'un moyen métrage, s'arrête à temps.